

# Menues notes sur le passé médical du Pays de Vaud : Christophe Arbaleste, moine, prédicant et médecin, et ses écrits médicaux

Autor(en): **Olivier, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **45 (1937)**

Heft 1

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-35154>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Menues notes sur le passé médical du Pays de Vaud.

par E. OLIVIER.

---

## 4. Christophe Arbaleste, moine, prédicant et médecin, et ses écrits médicaux.

Il arrive qu'un médecin, avant de prendre sa plume pour dissenter d'une maladie, se souvienne qu'Apollon, dieu de la médecine, est aussi le chef des Muses. Sans déposer entièrement sa robe et son bonnet doctoral, il abandonne pour un temps ses méthodes habituelles, renonce à citer Hippocrate et Galien, se permet de redevenir simplement un homme. Tel se laissera même visiter par l'inspiration et écrira en vers... Vers latins, inspiration qui éveille le sourire plutôt que l'enthousiasme...

Par une singulière rencontre, — si du moins nous acceptons la tradition touchant la paternité de la Harangue de la goutte, sur laquelle nous reviendrons, — le cas s'est présenté pour deux disciples d'Esculape qui ont vécu dans notre pays, Christophe Arbaleste au XVI<sup>me</sup> siècle, Jacob Girard des Bergeries au XVII<sup>me</sup> ; ils se trouvèrent des nôtres, l'un par les vicissitudes de sa carrière, l'autre du fait de sa naissance. Tous deux, à des titres divers, aussi théologiens. Et qui choisissent la goutte pour thème de leurs méditations.

Choix qui, à lui seul, montre qu'il nous faut les chercher un peu loin dans le passé<sup>50</sup>. Qui jugerait, de nos

jours, la goutte un sujet actuel ? La tuberculose, ou l'avarie, à la bonne heure ; mais la goutte !

Voyons pour le moment ce qu'en pense Arbaleste.

\* \* \*

Si Christophe Arbaleste s'est intéressé à la goutte, c'est qu'à un moment de sa vie où il ne savait trop que faire de sa personne, un client de marque avait daigné accepter ses avis. Occasion bienvenue de montrer son habileté en médecine et plus encore son talent littéraire. Il écrit sur la goutte, — ou plutôt contre elle, comme le dit son titre, — en vers latins, une quinzaine de pages ; ajoute un bref dialogue, aussi versifié, entre son ennemie et lui ; annonce qu'une troisième œuvre leur fera suite et fait précéder le tout d'une dédicace à son malade, l'évêque de Sion, Philippe de Platea<sup>51</sup>. Si l'on peut en croire Haller, un troisième ouvrage de Christophorus Ballista a effectivement été publié, mais qui n'est pas consacré au même sujet ; c'est un traité des remèdes, paru à Zurich en 1546<sup>52</sup>.

Les deux petits poèmes sur la goutte n'offrent que peu de renseignements sur la personne de l'auteur. Parisien d'origine, il se trouvait à Sion en février 1528 ; apprenant que l'évêque était malade, il s'empressa d'offrir ses services ; ils furent agréés. Cela lui valut de passer trois jours au château épiscopal, employés à se faire narrer l'histoire de la maladie, à instituer un traitement, et surtout à discuter de problèmes philosophiques et religieux. Arbaleste s'émerveille d'avoir rencontré ce corbeau blanc, un évêque érudit. Celui-ci paraît gravement atteint, hors d'état de marcher, confiné en chambre comme l'escargot dans sa coquille<sup>53</sup>. De Sion, Arbaleste gagne Zurich ; le médecin de la ville, Christophe Clauser<sup>54</sup>, lui ouvre sa

belle bibliothèque ; il s'y documente en vue du poème où il va reprendre, sous une forme plus relevée, les conseils déjà donnés à Platea.

Deux billets de lui à Zwingli, du printemps et de l'été 1528 ; trois lettres de Farel, de juillet 1528 et mai 1529 ; une mention dans une instruction de Berne au gouverneur d'Aigle, d'août 1528, vont nous montrer Arbaleste par d'autres côtés encore <sup>55</sup>. Ancien moine, il s'était retiré pour cause de religion à Strasbourg et ensuite à Zurich, où il s'était offert à Zwingli et avait donné des leçons publiques ; elles n'avaient pas eu le succès qu'il en avait espéré. Berne l'agrée alors comme prédicant à Chessel. Il ne s'y plaît guère et disparaît au bout de quelques mois. Avait-il pris femme ? Il se peut <sup>56</sup>. Ses collègues réformés ne paraissent pas l'avoir regretté. Farel, alors dans le feu de l'action à Aigle, reconnaît qu'il est apprécié de la foule et réussit à tenir à l'écart « les loups », soit les curés. Mais il est paresseux, ami de ses aises ; il est vrai qu'il porte une ample panse, s'il est permis d'user d'un terme aussi familier mais qui paraît répondre à l'abandon des lettres de Farel (*magnus et mollis venter*). Au fond, il n'est qu'un mercenaire ; on ne peut se fier à sa sincérité ; il serait avant tout désirable qu'il se convertisse à fond. Qui sait s'il n'a pas au contraire mis à exécution la menace qu'il profère dans un accès de fureur, de reprendre son froc ? Bref, tout lettré qu'il soit, il montre décidément trop certains mauvais côtés d'un homme longtemps habitué à une vie oisive.

Et ses poèmes ? Leur forme est l'objet de l'éloge d'Herminjard ; quant au contenu, voici.

Le Dialogue n'a rien qui concerne la médecine. La goutte gémit sur son malheureux sort, hors d'état de fuir

en raison de l'infirmité de ses pieds ; accablée de traits, elle exhale ses dernières plaintes : Il ne me reste qu'à mourir ! — Meurs donc ! répond une voix. Et comme elle s'informe qui s'adresse ainsi à elle, et d'où vient cette animosité, Christophe Arbaleste se présente et l'avise qu'il est résolu à la supprimer à moins qu'elle ne se soumette à ses conditions. Elle a mérité mille morts, précédées et suivies d'autant de supplices, pour avoir attaqué tant d'honnêtes gens, tel Philippe l'évêque. Christophe l'épargnera pourtant, si elle s'engage à libérer cette illustre victime et à ne frapper dorénavant que les coquins, voleurs, débauchés, soudards, assassins ; les rois portesceptre aussi, dont l'ambition insatiable couvre la terre de sang ; les mauvais bergers, ces ventres qui ne se refusent rien et laissent périr de faim le troupeau auquel ils doivent la nourriture de la parole sainte<sup>57</sup>.

Le premier poème, la *Concertatio*, par contre, après avoir décrit l'état du malade<sup>58</sup> et énuméré les caractères de la goutte en général, expose en détail le traitement. Matière ingrate et dont Arbaleste se plaint qu'elle se prête mal à des élans poétiques. S'il a néanmoins choisi la langue des vers, c'est qu'elle s'imprime mieux en mémoire. Il se montre ainsi descendant attardé de ces versificateurs qui entre le onzième siècle et le quatorzième mettaient en vers latins les urines, le pouls, les maladies, les remèdes et jusqu'aux poids de pharmacie. Se flattait-il vraiment de l'espoir que son noble client allait apprendre par cœur ses préceptes ? Le fait que son écrit a connu plusieurs éditions montre que le goût de ces bizarreries n'était pas encore entièrement perdu. La fin est consacrée à d'honnêtes conseils portant sur la diète et le régime de vie, où les restrictions dépassent naturellement de beaucoup les autorisations<sup>59</sup> ; il permet du moins, en

petite quantité, le vin coupé d'eau, recommande la musique, le commerce d'hommes sages, érudits, spirituels, tandis qu'on aura soin d'éviter les bavards, les fourbes à la double langue, les broyeurs de noir. L'inaction est mauvaise ; elle rouille l'homme comme le fer ; un exercice modéré et progressif n'aura que des avantages.

Il n'y a rien dans tout cela de personnel — et Arbalste ne pose pas pour le novateur ; — pas davantage dans la partie thérapeutique, la plus étendue. Mais là nous rencontrons naturellement beaucoup de traits qui s'écartent davantage de nos idées et qui remontent pour une bonne part aux temps de Pline ou de Galien. Nous y voyons cités une trentaine de plantes et nombre de produits animaux destinés tantôt à l'usage interne tantôt à des applications externes, sous des formes diverses, en nature, en décoction, jus, lavages, cataplasmes, etc. Les sangsues sont fort louées, les lavages à l'eau de mer, les bains sulfureux ; mais aussi l'application de pierre d'aimant pulvérisée mêlée à du lait de femme, à condition que celle-ci vienne d'avoir son premier-né et qu'il soit un mâle. Le caractère sympathique de nombre de ces remèdes est évident ; on attachera, par exemple, une patte de grenouille sur le pied malade, mais en ayant soin de ne pas mettre la droite sur le pied gauche ou vice versa. Un animal qui saute aussi bien devait communiquer sa vertu à la jambe impotente. Une patte de milan aura le même effet, aux mêmes conditions. Cette fois, est-ce la rapidité du vol de l'oiseau dont on escompte le bénéfice, ou peut-être la vigueur de ses serres ? La viande de lièvre, naturellement, est fort prisée. D'autre part, ces vieilles pharmacopées qui plongent dans le folklore de l'antiquité nous posent quantité de problèmes qui ne se peuvent en général résoudre que par des enquêtes très étendues. Ainsi, pour-

quoi le milan, en plus de ses pattes, voit-il recommander sa fiente ? Pourquoi le paon, la sienne ; et aucune autre en dehors de ces deux oiseaux ? Pourquoi était-il bon de mêler des cheveux de femme à un onguent ; tandis qu'au contraire pour laver le membre malade avec de l'urine il faudra celle d'un homme, et que l'on boira une décoction de cendres d'os d'homme ? Pourquoi la viande d'âne et le lait d'ânesse sont-ils préconisés ; est-ce la patience qu'ils devaient passer de leur fournisseur au consommateur ? Et la viande d'une chouette bien grasse ? Et quel pouvait être le sens de cette opération<sup>60</sup> : enfouir un corbeau vivant dans du fumier de cheval ; le quatrième jour le réduire en cendres et introduire celles-ci dans un onguent... Il ne nous suffit pas de nous souvenir que le corbeau est fort coté dans le monde des sorcières ; encore voudrait-on s'expliquer les raisons d'une procédure aussi spéciale.

On voit quelles sont les méthodes de notre thérapeute ; il puise ses recettes à toutes mains dans les plus vieilles sources dont il dispose. Il ne serait ainsi pas sans intérêt de remonter ces pistes jusqu'à leur origine. Cela nous mènerait trop loin. Une question vaut pourtant d'être soulevée : l'érudition d'Arbaleste permet-elle d'affirmer qu'il fût médecin gradué ? A elle seule, non ; et s'il ne subsistait que cette preuve-là, il resterait assurément permis de considérer sa valeur comme bien faible. On serait plutôt tenté de voir en Balista l'un des exemplaires assez nombreux de ces clercs, réguliers ou séculiers, que leurs lectures profanes avaient mis en contact avec l'antiquité et qui en profitaient pour se dire médecins ; cela, de leur seule autorité, et surtout lorsqu'ils abandonnaient leur pays ou leur première confession. D'autant plus que nulle

part dans la *Concertatio* ou le *Dialogus* l'auteur ne prend le titre de docteur. Il était de Paris ; la faculté de la capitale était célèbre ; quelle raison aurait-il pu avoir de ne pas mettre en évidence un grade qu'il y aurait obtenu ? Sa graduation à Paris paraît cependant certaine, car en juin 1508 il préside à un examen « dominus praeses Ballista »<sup>61</sup>. Notre réserve au sujet de son droit au titre de médecin ne se trouve donc pas justifiée.

Arbaleste a-t-il été en même temps clerc et médecin ? Ce cumul était depuis trois siècles honni par l'Église ; malgré quoi des exceptions subsistaient toujours<sup>62</sup>. On supposera plutôt qu'à un moment donné il avait déposé la robe doctorale pour endosser le froc du moine. Le goût des choses religieuses s'était-il emparé du lecteur d'Hippocrate et de Galien au point de le faire renoncer au monde ; en attendant d'y rentrer lorsqu'il se rattacha à la foi nouvelle ? Est-il resté fidèle à celle-ci ? Lorsque parut en 1546 son troisième ouvrage, vivait-il encore, et quand l'a-t-il écrit ? Pour pouvoir répondre à ces questions, il serait bien désirable de rencontrer un exemplaire du *De re medica*<sup>63</sup>. S'il a réellement existé ; car il arrive à des livres qui n'ont jamais vu le jour de figurer dans des répertoires bibliographiques. On aurait chance d'y trouver, sur la personne et les idées de l'auteur, des précisions bienvenues, qui permettraient de compléter et de rectifier ce que les documents examinés jusqu'ici nous ont suggéré.

Souhaitons donc qu'il s'en soit conservé un exemplaire quelque part et qu'un érudit, plus savant et plus heureux que nous, puisse un jour en prendre connaissance.

Le Mont, mai 1936.



NOTES

<sup>50</sup> Depuis la *Tragodopodagra* de Lucien de Samosate jusqu'au milieu du 18<sup>me</sup> siècle, une bonne vingtaine de ces écrits, où la littérature prend le pas sur la médecine, ont choisi la goutte pour sujet. On en trouvera une liste, incomplète et assez peu exacte, à l'article « Goutteux », des *Rabelaesiana* de l'éd. Ledentu 1835 des Oeuvres de Rabelais, p. 630. Ni Arbaleste ni Curion n'y figurent, mais bien la Harangue de la goutte, sans nom d'auteur. La plupart de ces œuvrettes sont du 16<sup>me</sup> siècle ou du 17<sup>me</sup>. On se souvient que Rabelais dédie plusieurs livres de Gargantua et de Pantagruel aux buveurs très illustres et goutteux très précieux ; et que dans son voyage au royaume de Quinte Essence il voit guérir toute espèce de goutte, fût chaude, fût froide... par un remède bien remarquable, « seulement faisant es goutteux clore la bouche et ouvrir les yeux ». — Ajoutons que Gerhard Feltmann a publié en 1693 à Brême un traité in 8<sup>o</sup>, *De dea podagra*.

<sup>51</sup> *Christophori Ballistae Parhisiensis in Podagram concertatio... Adjectus est Dialogus inter Podagram et Christophorum Ballistam. Ad tria tendo*. L'exemplaire que j'ai vu (Bibl. centrale de Zurich) est un petit 8<sup>o</sup> de 24 p. non numérotées, dont le dos du titre et le dernier feuillet blancs ; s. l. ni d. ; apparemment chez Froschover, Zurich, 1528. Réédité, d'après Haller, *Bibl. med. pract.*, II, 112, à Zurich 1555 et à Strasbourg 1570 ; et en outre (*ibid.* II, 180) dans une collection parue aussi à Strasbourg 1570, *De podagrae laudibus doctorum virorum lusus*, avec B. Pirkheimer et Curion.

<sup>52</sup> *De re medica*, 8<sup>o</sup>, Haller, *op. cit.*, II, 80.

<sup>53</sup> Il aura dès 1529 un successeur mais vivra encore une dizaine d'années ; † 1538. *D. H. B. S.*

<sup>54</sup> Voir sa biographie par G. A. Wehrli, fasc. II des publications de la Soc. suisse d'hist. de la méd., Zurich 1924. — Arbaleste n'y est pas mentionné.

<sup>55</sup> Pour ces pièces, v. A. L. Herminjard, *Corresp. des réformateurs...*, II (1868), p. 145, 149, 151, 173, 177.

<sup>56</sup> Il aurait épousé à Noville une Pernette... C'est du moins ce que m'écrivait, le 2 mai 1928, M. F. Isabel, sans pouvoir m'indiquer où il avait puisé ce renseignement. Il ne s'est rien trouvé à ce sujet aux A. C. V.

<sup>57</sup>

...ventres

*Hos voco qui sese pinguius enutriunt  
Commissis ovibus verbi sed pabula non dant  
Extremamque sinunt has cruciare famem...*

<sup>58</sup>

*Ille jacet misere adfectus, nec flectere gressum  
Huic datur, aut aegros posse movere pedes  
Et cochleae in morem tacito latitare cubili  
Cogitur. O gravibus fata gemenda modis.*

<sup>59</sup> Voici le début de ce morceau :

*Nunc ego te paucis quae mensa struenda monebo,  
Nam res momentum non leve talis habet.  
Prodiga perfringunt nervos obsonia et artus,  
Sit tua frugalis parcaque mensa velim.  
Pane satis cocto imprimis vescare, nec atro,  
Nec nimis albenti, sitque sapore placens...*

<sup>60</sup> *Tu sepelire fimo corvum curabis equino  
Viventem; huic nullus sit locus effugii.  
Hinc extracta die quarta sua membra cremabis  
Et ceras adjunges quem tuleris cinerem.*

<sup>61</sup> Je dois ce renseignement aux recherches que M. le Dr Lucien Hahn, bibliothécaire en chef de la Faculté de Paris, a eu la grande obligeance de faire pour moi (sa lettre du 21 mai 1936). M. Hahn ajoute qu'il n'existe pas de registres d'inscription des étudiants pour cette époque. — Notons qu'il peut subsister une légère incertitude sur l'identité du personnage; le prénom faisant défaut, il pourrait à la rigueur s'agir d'un Balista différent de Christophe ?

<sup>62</sup> Sur ce problème très complexe, voir en particulier E. Wickersheimer, *Commentaires de la Fac. de méd. de l'Univ. de Paris*, 1915, Introduction, p. XLIII-XLVI: « L'exercice de la médecine est interdit aux réguliers et à ceux des séculiers qui ont reçu la prêtrise ou qui occupent dans l'Eglise une situation privilégiée; il est permis à tous les autres clercs, depuis le simple tonsuré jusqu'au diacre inclusivement... Il arrive aussi que des clercs continuent à exercer et à enseigner la médecine, alors qu'ils ont reçu les ordres qui sembleraient devoir les en empêcher. » Au 16<sup>me</sup> siècle, en France, beaucoup de médecins clercs étaient encore pourvus de bénéfices.

<sup>63</sup> Absent des bibliothèques publiques de la Suisse, il l'est aussi de celles de Paris (Bibl. Nat., Fac. de Méd., Acad. de Méd., renseignement L. Hahn); il ne se trouve pas non plus au British Museum ni dans les principales bibliothèques d'Allemagne.

---

## Notre Médaillier Cantonal.

Il paraît indiqué de donner aux lecteurs de la *Revue historique* un bref aperçu de l'histoire de notre Médaillier cantonal et de ses conservateurs, au moment où, par une coïncidence heureuse, celui qui assume cette fonction, M. Julien Gruaz, fêtant le quarantième anniversaire de son activité, est appelé au titre de conservateur du Musée romain de Vidy, par le Comité du Vieux-Lausanne.